N O T E S ET D I S C U S S I O N S

SUR LA DIFFUSION DU CULTE DE CYBÈLE DANS LE BASSIN DE LA MER NOIRE À L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE

MARIA ALEXANDRESCU VIANU

L'apparition et la première diffusion du culte de la Grande Mère dans le monde ionien ont eu lieu au VIe siècle av. notre ère. Dès 1916, H. Möbius avait réuni un certain nombre de représentations archaïques de Cybèle en Grèce de l'Est [1], liste augmentée par Ernest Will [2] et complétée par les découvertes de François Salviat à Thasos [3]. Il ne sera pas inutile de dresser une liste, mise au jour :

Kymé

1) S. Reinach, BCH, 13, 1889, p. 546–547, n° II, pl. 8; G. Mendel, *Catalogue des monuments grecs, romains et byzantins du Musée Impérial Ottoman*, I–III, Constantinople, 1912–1914 (cité par la suite *Catalogue* ...), II, 1914, p. 222–224, n° 520; E. Akurgal, *Kunst Anatoliens*, 1961, p. 240, fig. 209; K. Tuchelt, Istambuler Forschungen, 27, 1970, p. 127, n° L 89, p. 150, pl. 84.
2) S. Reinach, BCH, 13, 1889, p. 545–546, n° I, p. 8; G. Mendel, *Catalogue*..., II, 1914, p. 225, n° 522; E. Langlotz, *Die kulturelle und künstlerische Hellenisierung der Küsten Mittelmeers durch die Stadt Phokaia*, 1966, fig. 42; K. Tuchelt, Istambuler Forschungen, 27, 1970, p. 89.
3) S. Reinach, BCH, 13, 1889, p. 547, n° III; G. Mendel, *Catalogue*, II, 1914, p. 224, n° 521; K. Tuchelt, Istambuler Forschungen, p. 127, n° L 90, p. 150, pl. 84.

Phocée

4) A. Furtwängler, Berliner phil. Woche, 1888, n° 48; RE, s. v. *Kybele*, col. 2253.

Smyrne

5) *Catalogue Collection Gréau*, p. 199, n° 1326.

Clazomène

6) M. Collignon, RA, 1900, 2, p. 374, pl. 16; J. Charbonneaux, *La sculpture grecque et romaine au Musée du Louvre*, 1963, p. 12; E. Langlotz, *Hellenisierung*, 1966, fig. 43; K. Tuchelt, Istambuler Forschungen, p. 127, n° L 88.

Milet

7) G. Mendel, *Catalogue* ..., II, 1914, p. 226, n° 523; K. Tuchelt, Istambuler Forschungen, p. 127, n° L 87.

Thasos

8) Ch. Picard, Mon. Piot, XX, 1913, p. 47, fig. 4, pl. 4; Etudes thasiennes, 8, pl. 3, p. 38, n. 1 et p. 39, n. 1; F. Salviat, BCH, 88, 1964, p. 239–251.
9) F. Salviat, BCH, 88, 1964, p. 240, n° 1, fig. 4.
10) F. Salviat, BCH, 88, 1964, p. 240, n° 2, fig. 3.
11) F. Salviat, BCH, 88, 1964, p. 241, n° 3, fig. 5.
12) BCH, 88, 1968, p. 1098, fig. 22.

Chios

13) Fr. Studniczka, AM, 13, 1888, p. 163; Graillot, *Le culte de Cybèle*, Paris, 1912, p. 367, note 5; W. G. Forrest, BSA, 58, 1963, p. 59–60.
14) John Boardman, The Antiquaries Journal, 39, 1959, 3–4, p. 195, fig. 6.

Samos

15) Brigitte Freyer-Schauenburg, *Bildwerke der archaischen Zeit und des Strengen Stils, Samos* 11, 1974, cat. n° 69, pl. 58.
16) Brigitte Freyer-Schauenburg, *Samos* 11, cat. 87, pl. 73.

Amorgos

17) AA, 1898, p. 53, fig. 1; Jaresh. II, 1899, p. 200, fig. 102.

Rhodes

18) R. A. Higgins, *Catalogue of Terracottas in the British Museum*, I, 1954, pl. 24.

Cyzique

Le texte d'Herodot nous renseigne sur l'ampleur que le culte de Cybèle avait atteint dans cette ville: « il (Anacharsis) s'en revenait vers le berceau de sa race, lorsque, en traversant l'Hellespont, il aborda à Cyzique; il tomba au milieu d'une fête en l'honneur de la Mère des Dieux, que célébraient sompteusement les citoyens de Cyzique. Anacharsis fit vœu, s'il revenait sans accident ni maladie en sa patrie, de sacrifier à la Mère selon le rite qu'il voyait en usage à Cyzique, et de lui instituer une fête nocturne » (IV, 76).

Une fois établie la présence du culte de Cybèle dans les villes grecques d'Asie Mineure, particulièrement dans les cités ioniennes, dans la seconde moitié du VIe siècle, il est devenu possible d'interpréter, dans le même sens, des monuments découverts ailleurs que dans cette ré-

[1] H. Möbius, AM, 41, 1916, p. 166.
[2] Ernest WILL, *Aspects du culte et de la légende de la Grande Mère dans le monde grec* dans *Eléments orientaux dans la religion grecque ancienne, Colloque de Strasbourg, 1958*, Paris, 1960, p. 95–111.
[3] Fr. Salviat, BCH, 88, 1964, p. 239 suiv.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

gion. C'est le cas d'un groupe d'une cinquantaine de statuettes datant de la seconde moitié du VIe siècle, qu'on a decouvert à Marseille, donc sur l'emplacement d'une ancienne colonie de Phocée [4]. Ces statuettes manifestent de fortes analogies avec les types rencontrés en Grèce orientale : dans un naïskos, une figure féminine est représentée assise sur un trône ou une banquette, vêtue d'un chiton, portant un pôlos ou un diadème sur sa tête. Quelques fois, elle tient sur ses genoux un lion. La facture ionienne de ces statuettes a frappé tous ceux qui s'en sont occupés. François Salviat a cru pouvoir reconnaître sur des exemplaires d'un travail plus fruste des modèles éoliens [5]. Des statuettes d'une facture semblable ont été découvertes en Italie, à Velia, une colonie phocéenne également [6]. En Sicile, les colonies rhodiennes de Gela et de Sélinonte fournissent d'autres témoignages du culte de Cybèle au VIe siècle : encore des figurines en terre-cuite de la même époque [7]. On peut alléguer des documents identiques à Syracusa, mais du Ve siècle seulement [8]. L'étude stylistique des pièces découvertes en Sicile a mis en evidence leurs traits ioniens, ce qui entraînerait la conclusion que le culte de Cybèle a pénétré dans les colonies de Rhodes et de Corinthe à travers le milieu ionien.

Toujours en milieu ionien, à Naukratis, le culte de Cybèle est attesté vers la même date [9].

Ainsi groupés, les monuments offrent l'image de la diffusion du culte de la Grande Déesse, déjà au VIe siècle, dans les colonies grecques du bassin méditerranéen, explicable par le rayonement ionien. Ce que les pages suivantes se proposent c'est de signaler des documents qui démontrent la pénétration de ce culte dans le Pont-Euxin à une époque tout aussi ancienne, ce qui semble imposer une révision de l'opinion généralement admise selon laquelle Cybèle n'aurait été introduite dans les villes grecques du Pont Gauche qu'aux temps hellénistiques.

En effet, on lit dans l'étude consacrée par Gabriella Bordenache à un groupe de statuettes de Cybèle dans le Catalogue des sculptures du Musée National d'Antiquités : « i nr. 39—58 offrono una seria di immagini di Cibele in trono — umili ex voto o statuette di culto domestico — proveniente dalle città pontiche che ci indicano la larga diffusione di questo culto di salvazione in epoca ellenistica e romana, sino al trionfo des cristianesimo » [10]. Le professeur D. M. Pippidi en dit autant, sans exclure, cependant, la possibilité d'une datation antérieure du culte de Cybèle dans ces régions : « il importe de faire observer qu'en dépit de la haute ancienneté des mentions de Cybèle et de Sarapis (IVe siècle av. notre ère dans un cas, IIIe dans l'autre), aucun sanctuaire, aucune statue de culte n'ont été jusqu'ici découverts sur le territoire de la Dobroudja, et aucune inscription non plus qui, à défaut de vestiges archéologique, puisse nous renseigner sur l'existence, dès l'époque hellénistique, soit d'un culte proprement dit de ces divinités, soit d'une confraternité de croyants dans une quelconque cité du littoral. Les nombreuses figurines de Cybèle trouvées à Callatis et qui reproduisent, en la dénaturant, l'image de la déesse sculptée à Athènes par Agoracrite, ne sauraient prouver sinon le fait qu'à l'époque de Philippe et d'Alexandre, déjà, la Μήτηρ comptait des fidèles parmi les Grecs du Pont Gauche, ce qui au demeurant ne saurait surprendre, compte tenu des relations économiques et culturelles qui, tant au long des époques archaïque et classique, n'ont cessé de se développer entre ces lointains rejetons de l'hellénisme et les cités du Sud égéen » [11].

Au Musée de Burgas se trouve une stèle découverte à Apollonia (inv. 511) [12] (dimensions : H. = 0,98 m ; L. = 0,24 m ; é. = 0,18 m), fig. 1, en pierre de mauvaise qualité, couronnée à l'extrémité supérieure par un fronton triangulaire, aujourd'hui presque complètement brisé. Au dessous, un petit champ rectangulaire, qui ébauche, avec le fronton, un naïskos. Une figure féminine y est représentée, assise sur une banquette qui occupe toute la partie inférieure de la niche, à mi-hauteur du relief. Elle porte un voile qui lui couvre les cheveux, descend sur ses épaules et retombe en plis, sommairement rendus par des incisions. Un chimation, arrondi autour du cou, à longues manches, la rêvêt entièrement, jusqu'aux chevilles. Celui-ci, tendu sur la poi-

[4] E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, I, 1907, n° 49; R. Turcan, *Les religions orientales de l'Asie dans la valée du Rhône*, EPRO, 1972, p. 48—50.

[5] Fr. Salviat, *La sculpture préromaine en Provence*, dans *Les Dossiers de l'Archéologie (Archéologia Suppl.)*, n° 35, juin 1979, p. 32—34.

[6] *Ibidem.*

[7] De Géla provient une statutte en terre-cuite du VIe siècle, M. J. Vermaseren, *Corpus cultus Cybelae Attidisque*, EPRO, IV, Leyde, 1978, n° 166, p. 66. Une autre a été découverte à Sélinonte, M. J. Vermaseren, *op. cit.*, n° 167, p. 66.

[8] E. Will, *op. cit.*, p. 95—111.

[9] Graillot, *Le culte de Cybèle, Mère des Dieux, dans l'Empire romain*, Paris, 1912, p. 414, n° 3; Gutch, BSA, 5, 1898, p. 72—83; E. Will, *op. cit.*, p. 99.

[10] G. Bordenache, *Sculture greche e romane del Museo Nazionale di Antichità di Bucarest*, Bucarest, 1969, p. 30.

[11] D. M. Pippidi, *La fin du paganisme en Scythie Mineure*, dans *Scythica Minora*, Bucarest—Amsterdam, 1975, p. 285—286.

[12] Iv. Gălăbov, *Studia in memoriam Karel Škorpil*, Sofia, 1961, p. 226—227, figs. 5 et 6, à raison, range cette pièce parmi d'autres monuments d'art plastique ionien, sans l'assigner cependant à Cybèle; Iv. Venedikov, *Trakijskoto izkustvo*, Sofia, 1973, n° 51 la considère une stèle funéraire.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

trine, forme des plis en V sur le ventre pour descendre ensuite entre les jambes, en plis suggérés par les mêmes incisions superficielles. La main droite tient une phiale. A gauche de la figure féminine, appliqué au rebord de la niche, se trouve un objet rond, exposé de profil, qui semble être un tympanon. La structure générale de cette figure, aux formes massives, carrées, larges et aplaties, le visage gros et rond, ainsi que la forme du voile, impose, malgré le provincialisme très marqué du relief, la confrontation avec une figure assise provenant de Milet et conservée au Musée de Berlin [13], datant du dernier tiers du VIe siècle, ainsi qu'avec une autre du British Museum (B 280), originaire de Didyme [14], laquelle se rattache à la même époque. L'appartenance de la pièce de Burgas au milieu ionien, prouvée par ces analogies, en dépit de son exécution fruste et gauche, ne fait aucun doute. D'ailleurs, de nombreux produits de l'art archaïque d'Apollonia, tels que le célèbre porteur de manteau [15] ou la stèle de l'homme avec le chien [16], ont été encadrés depuis longtemps dans la typologie des reliefs ioniens. Le rayonnement culturel ionien devait nécessairement se manifester dans cette colonie et jusqu'à un artiste aussi maladroit que celui qui a sculpté le relief qui nous occupe avait à sa disposition des modèles de cette origine. Pourvu que l'on admette pour ce relief une date rapprochée de celle de certains modèles plus ou moins apparents du point de vue stylistique, on ne peut l'attribuer qu'au dernier tiers du VIe siècle.

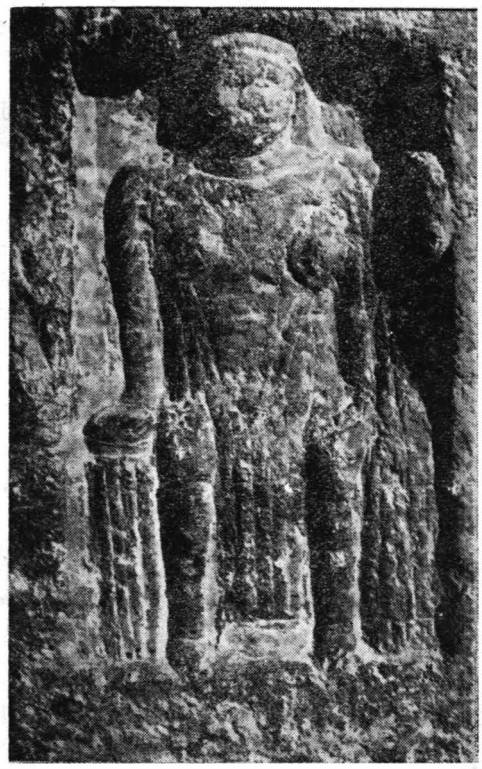

Fig. 1. Apollonia. Musée de Burgas.

Quant à l'identification de la figure feminine à Cybèle, elle ne saurait être contestée. En sa faveur plaident non seulement l'emplacement dans un naïskos et deux attributs caractéristiques pour les représentations de la déesse dans le monde ionien — la phiale et le tympanon — mais l'aspect général du relief. Il est facile d'écarter toute confusion avec d'autres divinités féminines Héra ou Artemis, grâce à l'existence de grands lots de figurines qui permettent de suivre l'évolution de l'image de Cybèle jusqu'à un type iconographique définitif. On peut s'arrêter à l'exemple de Thasos [17] qui montre le même type depuis l'époque archaïque jusqu'aux époques hellénistique et romaine, ou citer le groupe de statuettes de Marseille, dont l'une représentant, à côté de Cybèle Atys, le parèdre de la déesse [18]. L'absence du lion sur le relief d'Apollonia n'est pas exceptionnelle, car elle a pu être constatée aussi pour les monuments de Marseille [19]. Il convient d'ajouter qu'une pièce que nous semble présenter une analogie considérable avec celle d'Apollonia se trouve au Musée de Dresde et provient d'Amorgos [20]. Quoique l'exécution soit bien meilleure, le schéma est le même, aussi que la manière de rendre le drapage, à côté des jambes. Ce relief a été également daté du VIe siècle.

Deux autres monuments découverts à Apollonia viennent confirmer notre identification [21]. En très mauvais état, ils offrent pourtant suffisamment d'éléments pour nous amener à les insérer dans la typologie bien connue des images de Cybèle vers la fin du VIe siècle. Une figure féminine est assise sur une banquette qui occupe toute la largeur de la niche. Les détails vestimentaires sont effacés, on peut cependant reconnaître les formes, moins massives que sur le premier relief. Le cadre de la niche, comparable à celui d'un naïskos de Thasos [22], et la banquette coupant en deux la niche indiquent une date au cours du VIe siècle pour ces deux pièces. L'une des figures féminines représentées dans un naïskos (inv. 1562) tient sur ses ge-

[13] Karl Blümel, *Die archaisch-girechischen Skulpturen*, Berlin, 1964, n° 55, fig. 152—153.

[14] N. Himmelmann—Wildschütz, IstMitt, 1965, p. 24 et suiv., pl. 3.

[15] Iv. Venedikov, T. Gerasimov, *op. cit.*, fig. 53—54; E. Langlotz, *Studien zur nordostgriechischen Kunst*, Berlin, 1975, p. 114 suiv, pl. VIII/32, 4.7; Ramazan Organ, *Untersuchungen zur archaischen Plastik Ioniens*, diss. Bonn, 1978, pl. 20 et p. 52.

[16] Iv. Venedikov, T. Gerasimov, *op. cit.*, fig. 49; H. Hiller, *Ionische Grabreliefs der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts V. Chr.*, Tübingen 1975, p. 152, 08, avec bibl.; Ramazan Ozgan, *op. cit.*, p. 83, fig. 440.

[17] Fr. Salviat, BCH, 88, 1964, p. 239—251.

[18] Fr. Salviat, *Les dossiers de l'Archéologie (Archéologia Suppl.)* N° 35, juin 1979, p. 32—34.

[19] *Ibidem.*

[20] AA, 1898, p. 53, fig. 1.

[21] Iv. Gălăbov, *op. cit.*, p. 226 et suiv.

[22] Fr. Salviat, BCH, 88, 1964, p. 248.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

noux deux lions affrontés, ce qui ne laisse pas de doute sur son identité : c'est certainement Cybèle.

Voici donc à Apollonia trois représentations de Cybèle, ce qui, compte tenu du petit nombre connue de monuments archaïques de cette ville, forme déjà une série significative. Naturellement, le caractère fortuit des découvertes ne doit pas être oublié ; toutefois, elles nous paraissent indiquer un développement notable du culte de Cybèle par rapport aux autres croyances religieuses des Grecs de cette région. Les monuments d'Apollonia ne sont pas les seuls témoignages de la diffusion de ce culte d'âge archaïque et classique. Certains autres indices, soigneusement rassemblés, sont capables de compléter l'état que nous en avons dressé.

Pour Istros, cité milésienne comme Apollonia, à part des statuettes en terre-cuite qui attendent encore d'être publiées et dont une remonte à l'époque que nous intéresse, on peut invoquer un graffite sur un cantharos du troisième quart du IVe siècle, découvert dans la nécropole de Murighiol [23], localité placée sur la route des marchandises histriennes vers l'interieur du territoire, en direction du monde barbare. Le texte de ce graffite est aussi bref qu'explicite : Αἰγύπτιος Μητρί.

En remontant vers le nord, à Olbia, la grande colonie milésienne du Pont septentrional, parmi les nombreuses terres-cuites des IVe et IIIe siècles figurant Cybèle, on trouve une de la fin du VIe siècle [24]. Elle représente la déesse sur un trône, avec le *polos* sur le front et les longs chevaux qui retombent sur les épaules et la poitrine, coiffés en trois tresses de chaque côté. Les plis du chiton sont rendus par un bloc massif entre les jambes, comme sur les statues des Branchides. Le visage large, aux pommettes saillantes, n'est pas moins caractéristique pour l'art ionien de la seconde moitié du VIe siècle. Le lion, attribut de la déesse, est couché sur ses genoux.

Enfin, c'est toujours de la côté septentrionale de la mer Noire que provient un autre témoignage du culte de Cybèle, encore un graffite, découvert à Myrmékion, près de Panticapée, sur un vase à figures noires du dernier quart du VIe siècle, avec ce texte : [ἀ]νέθηκεν τῇ Μητρί [25].

Ces documents, rares et épars dans le temps, mais tous plus anciens que l'époque de laquelle on avait daté la pénétration du culte de Cybèle dans l'espace grec du Pont-Euxin, jalonnent les principales colonies ioniennes de la région et sont suffisants pour permettre désormais de considérer l'existence de ce culte comme attesté dès l'époque archaïque. Quant à son importance dans le panthéon de ces cités, il n'est pas possible d'en juger sans trop se hasarder. Pour savoir si cette foi religieuse était professée seulement par un sertain nombre d'habitants des villes pontiques ou si elle avait déjà été introduite dans le panthéon officiel, il nous faudrait disposer d'autres sources, textes ou inscriptions, absentes ou extrêmement rares à l'époque archaïque dans tout le monde grec.

Les relations des colonies du Pont-Euxin avec l'Asie Mineure, notamment avec la Ionie, ont été mieux étudiées à travers la céramique. Or, ce que l'on a pu conclure de l'étude des catégories céramiques les plus répandues dans les cités pontiques c'est précisément le développement du commerce avec la Grèce de l'Est, démontré par la nombreuse présence des vases de style Fikellura et des vases « clazoméniens » [26]. En ce qui concerne la céramique d'usage courant importée, elle renvoie à ce que l'on connaît de la Ionie du nord de l'Éolide et des colonies phocéennes du sud de la France [27]. C'est ainsi que nous retrouverons le même horizon culturel que les images de Cybèle du VIe siècle nous a aidé à contourer. Une fois de plus, l'on remarque la similitude entre les colonies pontiques et celles de sud de la France, Marseille surtout, trait constant tout le long de l'antiquité. Beaucoup plus tard, en plaine époque romaine, on découvre des analogies frappantes entre les stèles funéraires de la France méridionale et celles des cités grecques des côtes de la mer Noire [28].

Aussi ne peut-on que partager l'opinion du professeur D.M. Pippidi, selon laquelle « un trait de la vie religieuse des colonies du littoral roumain, et, partant de la plus ancienne parmi celles-ci, Istros, c'est l'attachement aux traditions de la mère-patrie... et aussi la persistance surprenante de certains cultes, apportés sur les rives de l'Euxin par les premiers colons et qu'on y

[23] P. Alexandrescu, *Histria, IV. La céramique d'époque archaïque et classique*, Bucarest, 1978, cat. 576.

[24] *Terrakoty Severnogo Pričernomorja*, éd. par M. M. Kobylina, Moscou, 1970, pl. 27/4; A. S. Rusiaeva, Arheologija Kiev, 7, 1972, p. 35 et suiv.

[25] Gaidukevici et Mihalovski, *Issledovanija po arheologii SSSR*, Leningrad, 1961, p. 136.

[26] Petre Alexandrescu, *op. cit.*, p. 27; J. Boardman, *The Greeks Overseas*, 1964, p. 253—256, fait remarquer le grand nombre des pièces de céramique est-grecque à Apollonia ainsi que la présence des importantions de Chios à Olbia, p. 260.

[27] Petre Alexandrescu, *op. cit.*, p. 30.

[28] Fr. Braemer, *Les stèles funéraires á personnages de Bordeaux*, Paris, 1959, p. 99—100.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro

trouve, toujours vivaces, un millénaire après »[29]. C'est effectivement un millénaire qu'aura duré le culte de Cybèle dans les villes pontiques, si l'on admet son introduction dès le VIe siècle. Statuettes, reliefs et terres-cuites, déjà existantes dans les musées et dont le nombre ne cesses d'augmenter avec les nouvelles découvertes, témoignent du développement de ce culte aux époques hellénistiques et romaine[30]. On peut constater la diversification des types iconographiques sur les monnaies frappées à Istros, Callatis ou Tomis[31]. Pour ce qui est de la figuration de Cybèle dans un naïskos, type manifestement préféré par les fidèles, elle est traditionnellement rattaché aux représentations archaïques. Cependant, le type statuaire sera créé dans la seconde moitié du IVe siècle et il ne changera pas jusqu'à une époque romaine tardive.

[29] D. M. Pippidi, StCl, 4, 1962, p. 125.

[30] G. Bordenache, *op. cit.*, n°s 39—58; eadem, Dacia, N. S., 4, 1960, p. 501, fig. 13—15.

[31] Pick-Regling, *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands Dacien und Moesien*, I, 1, Berlin, 1898, et I, 2, Berlin, 1910.

https://biblioteca-digitala.ro / http://www.daciajournal.ro